

Phase des Mittelwürm, dem Karginsk-Interglazial oder Riegel-E, früher Göttweig. Es ist dies eine Zeit, in der auch in Mitteleuropa das Mammut zusage Lebensbedingungen fand. Lediglich ein sibirischer Mammut-Fund von der Tajmyr-Halbinsel (Mamontova 1948) ist wesentlich jünger. Er wird auf 11 450 (± 250) Jahre zurückdatiert, gehört also in das Spätglazial, wohl in das Alleröd, und demnach in eine Zeit, in der die nacheiszeitliche Erwärmung sich bereits energisch anbahnte.

Das Aussehen der Mammute wird in dem Buche von Augusta-Burian vor allem durch die zum Teil auch farbigen Abbildungen verdeutlicht. Sie stammen von der Hand Burians, eines nicht nur in der Tschechoslowakei sehr geschätzten Illustrators. Die Tiere hatten eine senkrecht abfallende Stirn, einen hochgewölbten Schädel und einen am vorderen Ende ebenfalls hochgewölbten Rücken. Schädel und Rücken waren durch eine tiefe Einsenkung voneinander getrennt. Zum Schwanz hin fiel der Rücken mit einer schwachen Einsattelung dann steil ab. Auffallend sind die kleinen Ohren und das zottige Fell. Die Profillinie des Mammuts weicht deutlich von der des heutigen Elefanten ab. Sie ist durch zahlreiche Höhlenzeichnungen (z. B. Font de Gaume, Les Combarelles, Pech Merle) oder eine Elfenbeinschnitzerei aus Předmostí gut bekannt. Deutlich zeigen die Abbildungen die oft unrichtige Aufstellung von Mammutskeletten in vielen Museen (z. B. Warschau und auch ältere Montagen in Leningrad), wo fälschlicherweise das Skelett der heutigen Elefanten zum Vorbild diente. Bei der bildlichen Darstellung anderer eiszeitlicher Elefanten, wie des Südelefanten, des Waldelefanten, des Steppenelefanten, des Zwergelfanten und der amerikanischen Elefanten ist Burian weit mehr auf eigene Vorstellungen angewiesen, denn hierfür fehlen die Zeichnungen des eiszeitlichen Menschen sowie die Überlieferung von Kadavern. Szenen, in denen die Jagd des Vorzeitmenschen auf das Mammut gezeigt wird, regen die Phantasie des Beschauers an.

Somit vermittelt das Buch dem naiven Interessenten eine Menge interessanter Einzelheiten. Es ist lebhaft, oft spannend geschrieben und mit prächtigen Zeichnungen, bildhaften Photographien und schwungvollen, farbigen Bildern geschmückt, die, soweit unsere heutigen Kenntnisse dies zu beurteilen erlauben, der eiszeitlichen Wirklichkeit entsprechen mögen. E. W. G u e n t h e r

G. LAPLACE: *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques*. L'École française de Rome, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppléments 4, 586 p., 8 fig. et 23 diagrammes, et 23 tableaux et 25 planches hors-texte, Paris 1966.

Pour l'essentiel, le lecteur y trouve rassemblés les articles de l'auteur parus depuis une dizaine d'années dans diverses revues. Ils sont complétés par une bibliographie (p. 332-354) et les fiches analytiques des gisements étudiés (p. 357-574). Dans la préface J. Bayet observe que l'auteur fonde «sur une documentation impressionnante, les lignes du système dont il propose en cet ouvrage considérable, à la fois la théorie, la pratique et les résultats» et il conclut qu'«il faut laisser aux chercheurs spécialisés le soin d'éprouver cette méthode analytique et de juger de ses résultats».

Dans des articles parus dans L'Anthropologie, F. Bordes s'est employé à cette tâche. Il a exposé et critiqué les grandes lignes de la théorie de G. Laplace, examiné la validité de sa méthode d'étude et confronté les conclusions proposées avec les résultats de la documentation moderne. Nous ne recommencerons pas cette entreprise, aux objections de laquelle nous souscrivons entièrement et renvoyons. Mais bien qu'il ne soit pas possible à un seul de soulever et exposer toutes les critiques, générales et de détail, que chaque spécialiste peut présenter, chacun pour sa région et sa période, puisque G. Laplace traite d'outillages qui s'échelonnent dans le temps du Paléolithique moyen à l'Épipaléolithique et qui s'égaillent de la Bretagne à l'Afrique du Nord et du Périgord à l'Ukraine, nous présenterons quelques observations pour notre propre compte, concernant le Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France.

La première partie est consacrée à la typologie analytique. Le texte a paru en 1964, in *Annali dell'Università di Ferrara* (n. s., s. XV, suppl. II, vol. I, 85 p., 8 fig.). Dans un article de *L'Anthropologie* (t. 69, 1965, p. 369-377), intitulé «A propos de typologie», F. Bordes en a présenté une critique pertinente. Après un rapide exposé des méthodes utilisées en archéologie préhistorique, descriptive, géographique et statistique, G. Laplace critique la typologie morphologique classique et aussi les «tentatives» élaborées en vue des études statistiques, par J. Perrot et moi-même (1953), et par M. Escalon de Fonton et H. de Lumley (1955).

Parce que les noms des outils sont tirés soit de la fonction présumée, soit du site éponyme, soit de la morphologie, etc. . . ., l'auteur reproche à la nomenclature traditionnelle d'être hétérogène. Objection purement théorique. La science n'a rien à gagner à remplacer des termes que tout le monde comprend, quitte à les trier et les redéfinir, par des formules hermétiques, d'usage peu commode. Exemple: Bc1 [T2 SE. som. conv. + D5 som. lat.], qui signifie «bec déjeté façonné par une troncature droite sommaire convexe et par une encoche sommaire latérale, sur éclat épais» (p. 88).

G. Laplace s'élève contre «le même degré d'importance conféré à certains types principaux et à leurs variétés» et cite comme exemple de cette «erreur» la «coexistence morphologique» dans la liste-type de J. Perrot et D. de Sonneville-Bordes du burin sur troncature retouchée et du burin de Noailles. Il est exact que le second est une variété du premier, mais ses dimensions, sa technique d'obtention, sa facture, son style, le distinguent totalement de tous les autres burins sur troncature retouchée, avec lesquels il ne peut jamais être confondu; en outre le burin de Noailles est un outil absolument et exclusivement caractéristique d'un stade industriel précis, chronologiquement bien repéré dans le Périgordien supérieur. Il n'y a donc aucun avantage, mais beaucoup d'inconvénients, à noyer ce type très particulier et significatif dans une catégorie plus large sous un prétexte théorique. G. Laplace s'élève aussi contre les qualifications complémentaires «éminemment subjectives et incertaines», telles *a t y p i q u e*, *g r o s s i e r*, *p s e u d o*. En fait, ces dénominations sont d'un usage fort utile. Les outils lithiques fabriqués effectivement par les Paléolithiques se classent pour la plupart dans des catégories que cent ans de recherches et d'observations ont à peu près totalement reconnues et décrites. Néanmoins, tous les outils à inventorier n'entrent pas exactement dans les catégories existantes mais il n'est pas possible ni efficace de créer des catégories supplémentaires pour quelques outils divergents ou aberrants, sans signification culturelle déterminée. L'usage des termes «atypique», «grossier», etc. permet de signaler que tout en se rapprochant d'un type connu l'objet en question n'en présente pas rigoureusement tous les caractères. On voit d'ailleurs G. Laplace lui-même faire usage dans l'exemple cité plus haut du terme *s o m m a i r e* («encoche sommaire, troncature sommaire»), qui est lui aussi entaché d'un caractère de jugement subjectif . . .

Fondée sur «la méthode dialectique», la méthode de typologie analytique préconisée par G. Laplace distingue des «types primaires», définis «par une synthèse de caractères techniques et morphologiques, à l'exclusion de tous autres». Il exclut notamment «la discrimination des pièces d'après leur grandeur relative», car d'après lui, «les distinctions entre lames et lamelles, macrolithes et microlithes, traduisent des impressions, non des mesures», et seraient «purement arbitraires», comme le prouve, dit-il, l'existence des «intermédiaires». Cette affirmation surprend tout typologiste habitué à manipuler un lot d'outils comme une chose donnée et non comme une catégorie idéale. Sa portée est d'ailleurs fortement diminuée par l'obligation contradictoire où se trouve G. Laplace de créer un «indice de microlithisme», destiné à rendre compte de ces différences de dimensions qu'il a tout d'abord systématiquement repoussées, et même *res miranda populo* à parler pour «l'Épigravettien franco-cantabrique», de «niveau évolué à lamelles . . .» et «d'industries à lamelles à dos . . .» (p. 291): le lecteur s'y perd. Rappelons simplement qu'il existe dans le Paléolithique supérieur de France des industries qui possèdent des lamelles à dos et d'autres qui n'en ont point ou peu, ce qui signifie que l'homme préhistorique ne les fabriquait pas sans tenir compte de leurs dimensions.

Les 85 «types primaires» retenus par l'auteur s'ordonnent en «groupes typologiques», «selon des thèmes morphologiques et techniques généraux», qui correspondent à quelques grandes catégories traditionnellement reconnues (burins, grattoirs, tronçatures, becs, pointes à dos, lames à dos, dos et tronçatures, géométriques, foliacés, pointes, lames, lames retouchées, racloirs, abrupts, denticulés, divers). La représentation par symboles graphiques, dont nous avons donné un exemple ci-dessus, permet d'après l'auteur la notation des types de façon «souple et efficiente», mais à notre avis, rend inaccessible la lecture de ses travaux. Ce langage nouveau n'est pas d'un emploi instantané et les caractères complexes associés réellement sur une pièce apparaissent plus rapidement grâce aux dénominations usuelles, telles pointe de la Gravette ou d'autres, que par ce symbolisme compliqué.

G. Laplace s'attache ensuite à illustrer sa méthode en l'appliquant à divers ensembles industriels stratifiés, le procédé graphique retenu étant le bloc-diagramme. On s'étonne de l'absence d'unité des séries choisies, qui vont du Moustérien de tradition acheuléenne du Pech de l'Azé (Dordogne) à l'Ibéro-maurusien d'Afalou bou Rhummel en Kabylie. Néanmoins, l'auteur met ainsi en évidence les lignes générales et les mécanismes d'évolution interne de chacun d'eux et les classe en «complexes dynamiques» et «complexes statiques», outre des «complexes atténués» qui feraient transition entre eux.

La deuxième partie concerne les niveaux aurignaciens et l'hypothèse du synthétype. C'est le principal de l'ouvrage qui a paru pour l'essentiel in *Quaternaria* (V, 1958, 88 p., 6 fig.), sous le titre «Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques», et in *Miscelánea en homenaje al Abate Henri Breuil* (t. II, Barcelone, 1965, p. 5-30, 2 fig.) sous le titre «Le niveau de Châtelperron de la grotte de la Chèvre à Bourdeilles (Dordogne)». Les idées et les faits présentés dans ces publications et repris ici ont été critiqués dans le détail par F. Bordes: «A propos de la théorie de M. Laplace sur le «synthétype aurignaco-périgordien». Quelques questions préalables» (*L'Anthropologie*, t. 67, 1963, p. 347-360). La même revue a publié la même année une «Réponse à François Bordes», de G. Laplace (*loc. cit.*, p. 614-637).

Critiquant les interprétations qui ont été données de l'ensemble aurignaco-périgordien, G. Laplace a exposé et résumé son hypothèse du polymorphisme de base dans les termes suivants: «Tout se passerait comme si le Castelperronien archaïque et ancien («synthétype indifférencié») émergeait d'un Moustérien de tradition acheuléenne régressif à denticulés. Ce groupe primitif contenant à l'état de mélange primaire des formes protoaurignaciennes et protogravettiennes semble se résoudre en évoluant («synthétype évolué ou différencié») en plusieurs groupes de complexes (complexes à grattoirs carénés, complexes à pointes à dos, complexes lamellaires, complexes régressifs à denticulés, et, peut-être, complexes à pointes foliacées d'Europe centrale) par lyse et par ségrégation auprès de chacun d'eux des éléments qui coexistaient, mélangés, dans l'ensemble industriel archaïque, selon un processus décrit par N. I. Vavilov dans sa théorie des «centres génétiques» et par A. C. Blanc dans sa théorie de la cosmolyse» (*Quaternaria*, 1958, p. 88).

Cette hypothèse explicative est appliquée successivement aux «industries castelperroniennes», à celles du Périgordien II, de l'Aurignacien et du Gravettien. La démonstration est faite en soixante-dix pages, d'ailleurs très aérées, sans que soient rappelées, discutées et critiquées avec précision ni les stratigraphies, ni les conditions de fouilles, leurs dates et leurs valeurs, ni l'origine exacte des collections étudiées et leur lieu de dépôt, éléments pourtant indispensables à l'évaluation scientifique des séries en cause et donc à la validité des comparaisons et conclusions qu'elles soutiennent ici. Ces précisions seraient d'autant plus nécessaires que les arguments majeurs de G. Laplace sont la présence de pointes de Châtelperron dans les séries aurignaciennes et de pièces aurignaciennes dans le Périgordien ancien et le Moustérien. Reste donc à établir soigneusement que la présence des unes et des autres ne sont pas la conséquence d'erreurs de fouilles bien vraisemblables dans certains cas, au moins quand il s'agit de séries récoltées avant la guerre de 1914.

Comment un chercheur informé comme G. Laplace peut-il accorder par exemple la même valeur aux séries de Périgordien ancien qui proviennent des quatre niveaux distingués à La Chèvre dans les fouilles assez récentes de Jude et Arambourou, et à celle de la couche 6 de Laus-sel, que fouillait avant la guerre de 1914 une équipe de terrassiers? Pourquoi à propos du Périgordien de La Ferrassie refuser l'honnête rectification à son sujet de Denis Peyrony, qui, ayant remarqué lors des fouilles des guirlandes de cryoturbation remaniant le niveau, mais sans en connaître la signification, poussa le scrupule scientifique, lorsqu'il fut mieux informé de ces phénomènes géologiques jusqu'à insérer à ce sujet une note manuscrite dans l'exemplaire de l'ouvrage qu'il a consacré à ce site et qui est conservé au Musée des Eyzies? Quelle est la provenance du Périgordien ancien de Châtelperron, couche B, dont G. Laplace fait état ici et son importance numérique? On sait que les fouilles assez récentes de H. Delporte ont trouvé très peu d'outils en place et que la date très ancienne des autres recherches ôte toute valeur statistique aux autres séries de ce site. Comment attribuer une valeur statistique ou même représentative à la petite série de l'abri Vignaud de l'Institut de Paléontologie humaine de Paris, provenant d'une partie des récoltes de M. Bourlon avant la guerre de 1914? On multiplierait les exemples de ce genre au fil des pages. Il faut reprocher à G. Laplace d'avoir attribué une signification équivalente aux séries modernes et aux séries provenant de fouilles douteuses, du moins quand celles-ci vont dans le sens de sa théorie. Il repousse en effet par contre, à juste titre, des séries de Grimaldi provenant de fouilles du même type (p. 185). Nous ne reprendrons pas la démonstration de F. Bordes, qui a exposé dans le détail comment les pointes de Châtelperron trouvées dans des niveaux aurignaciens sont toujours rares et souvent remaniées, et comment les «denticulés», et grattoirs carénés et à museau de La Chèvre et autres sites sont le résultat d'un concassage naturel. Et nous renvoyons à la «Réponse à François Bordes» pour que le lecteur puisse avoir une idée exacte du point de vue de G. Laplace. En fait ce sont des fouilles modernes et des monographies de sites convenablement explorés qui feront «avancer» désormais la question des industries aurignaco-périgordiennes. Des travaux de ce genre sont en cours en France et il faut souhaiter que M. Laplace lui-même publie les recherches qu'il conduit dans les Basses-Pyrénées, à Gatzarria, site auquel son ouvrage ne fait que des allusions épisodiques.

Nous n'avons aucune compétence pour juger de l'interprétation que l'auteur propose en conclusion de cette deuxième partie, sur le «léptolithique ancien d'Europe centrale», mais la tentation à laquelle cède constamment G. Laplace d'élargir de façon anarchique son propos à des périodes ou des régions qui sortent manifestement du cadre géographique et chronologique de ses préoccupations ne paraît pas d'une méthode efficace, ou alors il faudrait écrire un traité en plusieurs volumes. C'est aussi l'impression que donne la troisième partie que l'auteur consacre «aux complexes épigravettiens franco-cantabriques et italiques». Nous ne pouvons préjuger des réactions des spécialistes italiens devant l'avalanche des multiples facies hâtivement énumérés dans le chapitre II sous le terme «d'Épigravettien italique», entre lesquels semble se diluer la physionomie réelle des industries de la péninsule. Mais la réunion sous ce même vocable des industries qui vont dans la région classique du Solutréen au Tardenoisien, en passant par le Magdalénien, l'Azilien et le Sauveterrien, a de quoi surprendre les spécialistes de la région franco-cantabrique. Pour l'auteur, l'Épigravettien est un terme de «signification précise» qu'il utilise «pour dénommer globalement des complexes différenciés issus du Gravettien par des phénomènes de mutation dont nous nous efforçons, dit-il, de découvrir les mécanismes» (p. 293). Même «dans cette perspective» on ne peut prendre au sérieux la subdivision qu'il nous en propose en phase ancienne (complexes solutréens et protomagdaléniens), phase évoluée (complexes magdaléniens) et phase finale (complexes aziliens, sauveterriens et tardenoisien).

Quelle conclusion apporte G. Laplace à un ouvrage dépourvu d'unité géographique et chronologique, d'où le lecteur émerge peu certain d'avoir discerné l'essentiel dans cette masse de fiches, symboles et tableaux en apparence organisée et classée, en fait répertoriée de façon anarchique, selon le hasard qui a mis telle ou telle collection entre les mains de l'auteur? Il en

est de même pour la bibliographie qui paraît, comme les documents étudiés, livrée au hasard des rencontres de l'auteur, tout spécialement pour l'Europe centrale. On cherche un autre fil directeur que la théorie, mais en vain.

G. Laplace conclut, mais à vrai dire il n'en a point établi la démonstration au cours de son ouvrage, qu'il y aurait «une correspondance entre chaque oscillation climatique et l'apparition, la disparition ou la transformation des complexes industriels» (p. 329). Mais si l'on considère l'échelle des temps paléolithiques avec autant de précision qu'il est actuellement possible, la corrélation entre les modifications climatiques et celles des industries du Paléolithique supérieur, n'est absolument pas démontrée. Tout se passe comme si les «phénomènes de l'environnement» n'influaient pas ou du moins ne se marquaient pas dans la transformation des industries. Nous nous en sommes expliqué récemment (Bulletin de la Société préhistorique française, t. 63, 1966, n° 1, p. 1-34: L'évolution du paléolithique supérieur en Europe occidentale et sa signification) et nous ne citerons ici qu'un seul exemple. Solutréen supérieur et Magdalénien ancien sont deux industries totalement différentes qui se succèdent dans le temps et appartiennent toutes les deux à la même phase interstadiaire du Wurm III-IV, dont le climat et la faune ont peu varié durant cette époque: à industries et cultures différentes, correspond donc un «environnement» identique.

Denise de Sonnevill-Bordes

Handbuch der Urgeschichte. Erster Band. Ältere und Mittlere Steinzeit, Jäger- und Sammlerkulturen. Herausgegeben von K. J. Narr, mit Beiträgen von M. Almagro, H.-G. Bandi, J. Haeckel, G. Heberer, W. Hirschberg, J. Kälin, B. Klíma, G. Kurth, H. Müller-Beck, K. J. Narr, R. Schott, G. Siegmund und G. Smolla. 516 Seiten, 104 Abbildungen und 22 Tafeln. Bern und München, Bern 1966.

Bisher verfügbare vergleichbare Texte sind veraltet, und eine zusammenfassende Darstellung paläolithischer und mesolithischer Vorgeschichte nach dem heutigen Forschungsstand (bis 1965) wird somit von Laienforschern und Studenten wie vom Lehrkörper gleichermaßen willkommen geheißen werden. Im Fach sind seit dem letzten Weltkrieg so große Fortschritte gemacht worden, daß es für einen einzelnen Autor nicht mehr möglich ist, ein derartiges Lehrbuch allein zu verfassen. Es wird aus diesem Grunde unvermeidbar, daß Narrs „Handbuch der Urgeschichte“ die Form einer Sammlung zusammenfassender Artikel einzelner Forscher, die in den meisten Fällen die Gebiete ihres speziellen Interesses abhandeln, annimmt. Narr bemüht sich, durch wohlgedachte Einführungen zu jedem einzelnen Abschnitt den inneren Zusammenhang des Buches in Form und Inhalt, der sonst den einzelnen Artikeln fehlen würde, zu wahren.

Das behandelte Feld ist weit. Drei Aufsätze beschäftigen sich mit der physischen Anthropologie. Daneben wurden die Ethnologen Schott und Haeckel, die ethnographisches Material in der Absicht vorlegen, mit diesem die archäologischen Zeugnisse herauszustellen und zu veranschaulichen, um Beiträge ersucht. Die ältere und mittlere Steinzeit selbst spielen in dem Buch eine geringere Rolle als sie sollten; nur zwölf von insgesamt zwanzig Aufsätzen handeln reine steinzeitliche Urgeschichte ab. Von diesen zwölf Beiträgen umfassen fünf das Alt- und Mittelpaläolithikum – oder, wie Narr sagen würde, das „Protolithikum“, eine sprachliche Neubildung, für die es keinerlei Rechtfertigung gibt und die nicht einmal von den Autoren seines Buches übernommen wurde. Drei Artikel beschreiben das europäische Jungpaläolithikum und Mesolithikum (Narrs „Miolithikum“), während die spätpleistozänen Entwicklungen außerhalb Europas von Hirschberg (Süd- und Ostafrika), Müller-Beck (Nordasien, Nord- und Südamerika) und Narr selbst behandelt werden, der, entweder knapp an Raum oder an Autoren, gezwungen ist, zeitgleiche Entwicklungen von Westafrika über Süd- und Ostasien bis nach Australien in mageren 19 Seiten abzuhandeln. Europa ist auf diese Weise in zu starkem Maße beschrieben. Und auch die ausgedehnten Darstellungen der geistigen Aspekte sind auf Kosten der sozialen überbetont, so erfrischend es sein mag, Versuche zu sehen, auch die vergänglichsten